

Le Monde illustré

I. Le Monde illustré. 1872-09-14.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



D. HERENCIA ZEVALLOS,
chef de la contre-révolution au Pérou.

VISITE DE M. DE GEOFROY
A L'ARSENAL DE FOU-TCHEOU

M. de Geofroy, ministre de France à Pékin, a voulu visiter les différents ports de la Chine ouverts au com-

merce étranger. Canton a été le premier port où il s'est rendu; il est allé ensuite aux deux ports de Swatow et d'Amoy. Arrivé le 1^{er} juin au mouillage de Fou-Tcheou, il a été reçu avec tous les honneurs dus à son rang. Le principal but de sa visite était de voir l'arsenal chinois établi dans ce port, et dans lequel sont employés près de soixante de nos compatriotes.

nommé *Fei-Yuné (les Nuages volants)*, ayant 61 m. 40 c. de longueur et 10 m. de largeur, pouvant prendre 500 tonneaux de marchandises, et armé d'un canon de 120 à pivot et de 4 canons rayés de 40. Ce navire est le huitième qui sort de l'arsenal. L'opération a parfaitement bien réussi.

M. de Geofroy est allé faire visite au vice-roi, qui



IRLANDE. — Scène des troubles de Belfast. — Les émeutiers insultent un pasteur.

(Dessin de M. de Beaurepaire, d'après le croquis de M. Montbard.)

M. Giquel, lieutenant de vaisseau de la marine, principal directeur et fondateur de cet établissement, et M. Dunoyer de Segonzac, sous-directeur, en ont fait les honneurs au ministre, qui a examiné avec grand intérêt les ateliers et les écoles qui en dépendent. Il a exprimé à plusieurs reprises sa satisfaction des résultats obtenus. On a lancé en sa présence un transport

résidé à Fou-Tcheou. Cette visite lui a été rendue le jour même avec la pompe qui accompagne les grands dignitaires de la Chine. Le 6 juin, il s'est mis en route vers Ning-Po, port qui lui reste à visiter avant d'arriver à Chang-Haï.

Le ministre voyage sur l'avis à vapeur *le Linois*. Il est accompagné de M^{me} de Geofroy, de M. de Roquette



M. HORACE GREELY,
candidat à la présidence des États-Unis.

son premier secrétaire, de MM. de Kergariou et de Contenson, attachés à sa légation, et de M. Déveria, son interprète.

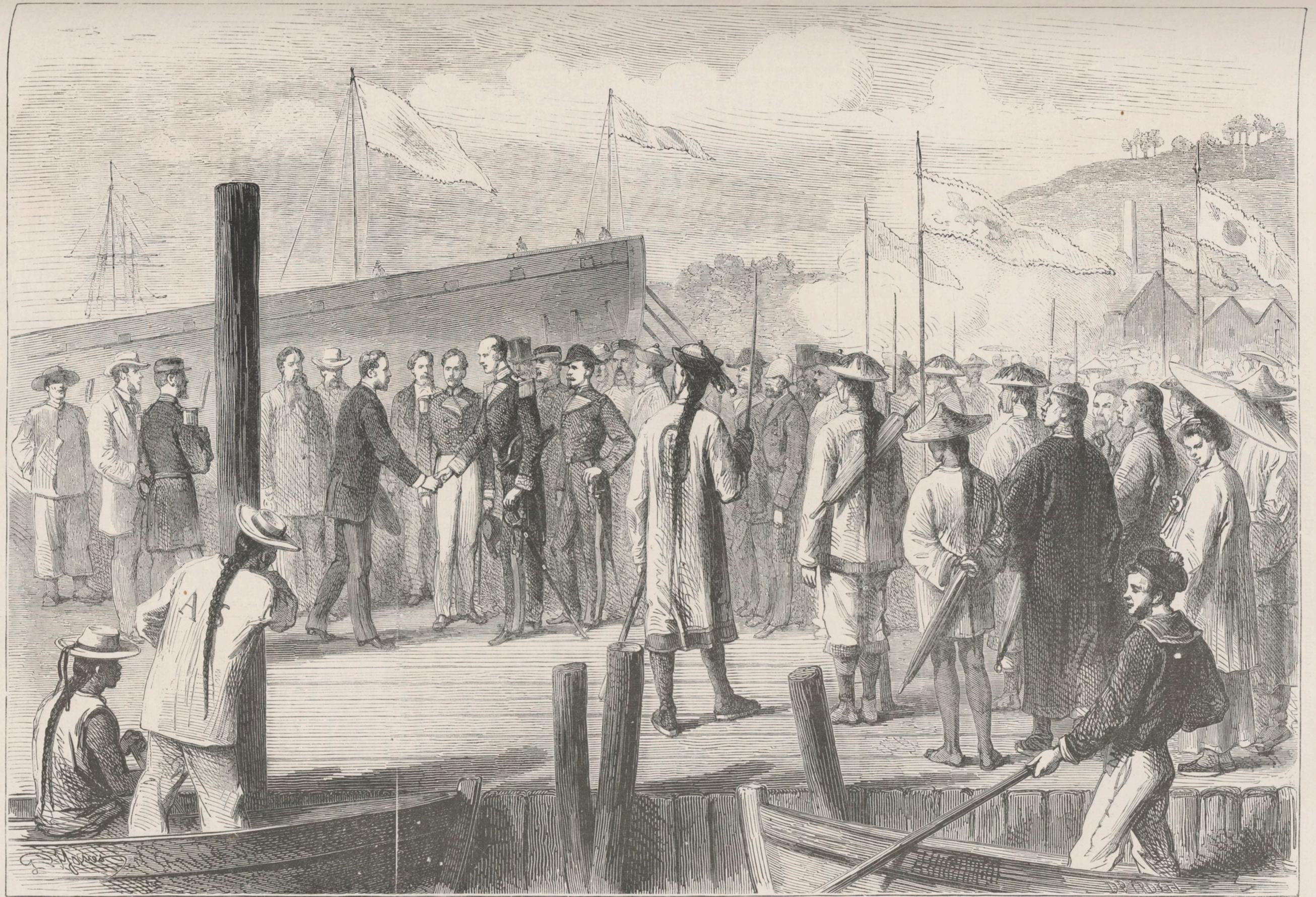
La création de l'arsenal de Fou-Tcheou remonte au mois de septembre 1866, époque à laquelle furent signés les contrats qui liaient le directeur vis-à-vis du gouvernement chinois et réciproquement. Les premiers



M. BALTA, ancien président du Pérou,
assassiné pendant la dernière insurrection.



M. LÉON LAYA, auteur dramatique,
mort à Paris le 5 septembre. — (Photographie Disdéri)



CHINE. — Visite de M. de Geofroy, ministre de France en Chine, à l'arsenal franco-chinois de Fou-Tcheou. — (D'après le croquis de M. le Dr Morget, chirurgien-major du « Linois, » notre correspondant.)

employés européens arrivèrent de France en octobre 1867, et le personnel fut au complet en avril 1868. Les outils et le matériel, achetés en Europe, achevaient d'arriver en Chine en septembre 1868.

Les machines étaient aussitôt mises en fonctionnement dans des ateliers provisoires, et, durant le cours de 1870, elles étaient transportées dans les grands ateliers définitifs, où elles n'ont cessé de fonctionner depuis lors.

Cet établissement, où sont employés 2,600 Chinois, a livré jusqu'ici 8 navires de guerre à vapeur, variant en dimensions et en puissance depuis la canonnière de 80 chevaux jusqu'à une corvette à grande vitesse de 250 chevaux, armée de 13 canons des plus forts calibres. En ce moment, deux autres navires sont en cours de construction, et l'arsenal doit en commencer de nouveaux sans tarder.

Ne voulant pas se borner à la construction des navires, le directeur, M. Giquel, a joint à son entreprise de nombreuses écoles françaises et anglaises, suivies par environ deux cent cinquante jeunes gens, pris dans diverses classes de la société chinoise. Dans ces écoles, en outre du français et de l'anglais, sont professés des cours de mathématiques, de navigation, de dessin, de construction navale, de conduite des machines, etc. Jusqu'ici les résultats obtenus sont des plus satisfaisants, et l'on peut entrevoir le moment où sera réalisé le programme que M. Giquel s'est imposé, à savoir « de rendre les Chinois capables de construire par eux-mêmes des navires de guerre et leurs machines sur des plans qui leur seraient remis. »

Fou-tcheou, le 14 juin 1872.

LES BOHÉMIENS A SAINT-OUEN

(Voir page 153)

Ils ont planté leurs tentes un peu partout, dit M. Jean Walter, du *Paris-Journal*, autour de la capitale, dans les terrains vagues qui bordent le chemin de ronde des fortifications. Un groupe s'est installé à Saint-Ouen, sur le boulevard Ney; un autre à Montmartre, à quelques pas de l'église de Clignancourt; un autre à la porte Maillot, un autre à Vincennes.

Chaque groupe comprend quatre ou cinq tentes et autant de charrettes et de chevaux. Ces tentes en grosse toile, trouée ici, rapiécée là, sont assez grandes et abritent jusqu'à sept et huit personnes, hommes, femmes, enfants, qui, la nuit venue, couchent pêle-mêle au milieu d'un fouillis de paille, de matelas et de tapis aux couleurs voyantes.

Rien de plus pittoresque que l'aspect intérieur de ces tentes. Le tapis traîne sur un matelas à moitié éventré; dans un coin les femmes font la cuisine, dans un autre les hommes travaillent. Ces derniers sont, pour la plupart, étameurs, vétérinaires ou vanniers. Presque toutes les femmes disent la bonne aventure.

Dans la visite que nous avons faite hier au groupe installé à Saint-Ouen, nous avons eu la curiosité de questionner, — moyennant dix centimes, — une de ces sybilles, qui nous a prédit les joies les plus diverses.

En la quittant, elle nous a confié un petit caillou de Hongrie qui doit nous porter bonheur, à condition de le porter constamment noué dans notre mouchoir, entouré d'une mie de pain et d'un morceau de sucre.

Tous ces gens-là, quoique vêtus de loques, ont un air à part, une originalité à eux. Les hommes sont remarquablement beaux. Ils ont le teint basané, les cheveux et la barbe noirs.

Les femmes portent pour coiffure un mouchoir qu'elles roulent sur la tête à la façon d'un turban; le corsage est orné de pendeloques et de chainettes.

Les enfants sont pour ainsi dire nus. Ce sont eux qui, avec les femmes, rapportent le plus à la petite communauté qui, il faut bien le dire, ne vit pas entièrement de son travail, et demande par ci par là l'aumône.

Il faut dire qu'à ce tableau pittoresque, il est un vilain côté que nous dévoile le *Nouvelliste de Seine-et-Marne* :

« Nous venons d'expulser de notre ville une bande d'environ cinquante Bohémiens. Parmi eux, on a reconnu deux individus, qui, pendant l'invasion, ont logé et pillé dans Malesherbes, de concert avec les Prussiens.

« Trainés à petites journées, eux, leurs femmes,

leurs enfants et leurs chiens, dans de vieux chariots attelés à de maigres haridelles, ils arrivaient de Puisseaux, où les habitants, les trouvant suspects, avaient surveillé leur bivouac jusqu'à leur départ.

« De Malesherbes, ces Bohémiens ont pris la route de Fontainebleau, en maudissant ouvertement une population qui les empêchait d'exercer leur industrie, — car ils se disent étameurs.

« Cette profession, voici comment ils l'exercent : A l'aide d'un pinceau enduit de mine de plomb, ils barbouillent le fond des rares casseroles qu'on leur confie, puis, pour prix de ce singulier mode d'étamage, ils exigent jusqu'à 40 ou 50 francs ! Une cuisinière, intimidée par tant d'audace, leur a payé 32 francs un travail qui valait bien 32 centimes.

« Les passe-ports de ces étrangers sont d'ailleurs en règle.

« Il est étonnant, toutefois, que l'administration laisse ainsi cette tribu allemande exploiter nos pays en toute liberté, au lieu de la faire reconduire à la frontière. »

Ces Bohémiens de Malesherbes ne seraient-ils pas ceux de Paris ?

UN MARIAGE AU BORD DE LA MER

NOUVELLE

Le 28 mai 1871, à trois heures de l'après-midi, deux amis, Hector d'Herbois et Camille de Rambert-Preignan, se promenaient sur la plage des Fous, à Biarritz. Leur promenade, d'abord restreinte entre la villa Eugénie et les bains Napoléon, finit sans doute par leur sembler trop monotone, car bientôt, dépassant rapidement la villa (jadis impériale), ils s'engagèrent sur la languette de sable que la mer laisse à découvert une partie du jour, et qui se prolonge jusqu'au delà du phare.

Cet étroit passage a ses dangers, car il est bordé d'un côté par des rochers à pic, de l'autre par l'Océan. C'est là que se trouve la *Chambre d'amour*, dont la légende vous sera contée par le premier baigneur venu.

Arrivés au bas du phare, nos deux promeneurs s'arrêtèrent pour chercher, au travers des rochers, un sentier praticable qui leur permit de rejoindre la route du Refuge.

— Crois-tu, disait Hector en s'essuyant le front, crois-tu, Camille, que M^{me} Lanversey vienne bientôt à Biarritz ?

— Oh ! jamais avant le mois d'août. Elle a trop de monde pour faire son apparition avant que la vie à Biarritz coûte cinquante francs par jour.

— Cependant le *dearest* lord Henry Bellus est ici. Mon Dieu, est-elle drôle cette femme-là ! est-elle drôle !

Hector riait aux éclats en rappelant le souvenir des coquetteries de M^{me} Lanversey. Tout à coup un air de comique terreur assombrit son visage, et, désignant un gros nuage duquel semblaient arriver déjà quelques gouttes de pluie :

— Diable ! il va pleuvoir. Gare les rhumes ! Mon ami, je te quitte. Adieu !

Et il battit en retraite dans la direction de Biarritz.

— Ce cher Hector, toujours aussi douillet ! murmura Camille.

Et, peu soucieux de la pluie qui commençait à verser ses larges gouttes, il continua sa promenade vers la plage d'Anglet, laissant à sa droite la route du Refuge, à sa gauche le phare. Arrivé sur la falaise qui domine l'immense plage d'Anglet, Camille descendit un petit chemin taillé presque à pic à travers les irrégularités du roc, et bientôt il se trouva sur le sable uni qui borde l'Océan. La pluie avait cessé; la lourdeur de l'atmosphère et les cris aigus des mouettes faisaient pressentir un orage. Tout à coup Camille entendit son nom prononcé avec angoisse du côté des falaises qu'il venait de descendre.

— Camille ! mon ami ! disait Hector d'une voix plaintive, viens me donner la main ! Ce chemin est impraticable; je voudrais te rejoindre. Je me suis rappelé... Oh ! viens m'aider, cria-t-il de plus en plus ému, car il avait entrepris sa périlleuse descente et sentait les cailloux rouler sous ses pieds.

Fort étonné de la réapparition inattendue de son compagnon de promenade, Camille le laissa finir sa descente périlleuse sans lui prêter le moindre secours. En-

fin, Hector, arrivé à deux pieds du but tant désiré, trouva le moyen de lancer lourdement son petit corps sur le sable humide.

— Ah ! s'écria-t-il essoufflé, faut-il être amoureux pour accomplir un pareil tour de force ! et encore pendant un temps orageux comme celui-ci. On transpire pour un rien, puis l'air vous saisit, et paf ! un accès de fièvre au retour !

Et, ce disant, Hector déplaçait lentement un cache-nez dissimulé dans les profondeurs de sa redingote, et en entourait soigneusement son cou, ainsi que la partie inférieure de son menton.

— Voilà, dit-il en finissant son laborieux arrangement; j'aurai toujours le temps de me préserver d'un coup d'air avant que....

Mais, au même instant, Camille voit dénouer en toute hâte le cache-nez qu'aparavant on attachait si consciencieusement. Puis un petit peigne extrait par Hector d'une poche, où s'engloutit immédiatement le cache-nez, fut en un clin d'œil passé dans ses cheveux et dans sa barbe. Camille, de plus en plus surpris de ce manège, devait en comprendre bientôt le motif.

A quelques cent pas de nos héros, deux formes blanches se détachaient gracieusement sur le fond bleu de la mer; deux ombrelles roses frissonnaient sous les douces caresses de la brise; deux femmes s'avançaient.

— Les voici ! murmura Hector d'une voix étouffée. Mon ami, c'est M^{lle} ***; j'en suis amoureux fou depuis hier; je l'ai vue hier à Bayonne, à la musique. Au moment où je m'approchais d'elle, je l'ai entendue prier une jeune dame de l'accompagner le lendemain soir à la plage d'Anglet. Tout à l'heure, lorsque je rentrais à Biarritz, épouvanté des suites que pouvait avoir pour ma santé cette maudite averse, je me suis souvenu de ma belle inconnue, et, ma foi, la pluie ayant cessé un peu... je me suis risqué.

Pendant cette rapide confidence, les deux femmes étaient arrivées à dix pas des jeunes gens. Tout à coup l'une d'elle s'arrêta pour commencer une cueillette de coquillages. Hector et Camille se trouvaient cachés par une petite cabane à l'ombre de laquelle le premier avait si rapidement fait et défait sa toilette; ils n'avaient pas été aperçus par les belles promeneuses. Ils se dissimulèrent plus encore et purent observer à loisir les deux inconnues. Se fatiguant bien vite de leur récolte, elles vinrent s'asseoir précisément de l'autre côté de la cabane, à quelques pas, sans se douter des espions involontaires qui se trouvaient dans leur voisinage.

— Je suis exténuée, s'écria la plus grande (celle qu'Hector avait désignée comme l'objet de ses feux). Dieu qu'il fait chaud ! Quel temps ! Et toi, qu'as-tu donc, Henriette; comme te voilà préoccupée ?

— C'est que, ma chère, j'ai grand-peur d'un orage et de la solitude où nous nous trouvons. Quelle sottise d'idée de n'avoir emmené personne.

— De quoi as-tu peur ?

— De tout : du vent, des mouettes, de la mer qui gronde.

— Jusqu'ici ce n'est guère intéressant, souffla Camille à l'oreille d'Hector.

— Mon Dieu, continuait la jeune femme, qu'allons-nous devenir ? Je suis si fatiguée qu'il me sera impossible de joindre ma voiture au phare avant une heure.

— Tant mieux ! murmura Hector. Tant mieux !... J'aurai du bonheur si je ne m'enrhume pas !

Et le précautionneux jeune homme déroula une seconde fois son cache-nez.

— Après tout, il ne me va pas mal, pensa-t-il.

Au même instant, soit maladresse, soit prédestination, il fit craquer une planche de la cloison derrière laquelle ils se trouvaient. Les deux femmes tressaillirent.

— As-tu entendu ce bruit ? dit Henriette; il doit y avoir des bêtes là dedans. As-tu entendu, Valentine ?

Valentine se mit à rire.

— Il n'y a rien sûrement, dit-elle, et pour plus de tranquillité je vais y aller voir.

— Ouff ! se dirent nos écouteurs en faisant le gros dos; nous sommes perdus !

Heureusement pour eux, Henriette, qui n'osait plus bouger, s'opposa formellement au projet de Valentine.

De guerre lasses, les jeunes femmes s'assirent.

— Pourquoi as-tu voulu venir ici ? questionna Henriette.

— Oh ! pour rien de particulier...